



FOIRE AUX QUESTIONS :

Allons au cinéma ! « La dernière marche »
un film de Tim Robbins avec Sean Penn et Susan Sarandon - USA, 1996

La dernière marche, a semblé quelque peu conventionnel pour les critiques de l'époque, sans doute parce que la plupart d'entre eux n'y ont perçu qu'un film de plus contre la peine de mort. Or, et c'est ce que j'aimerais entreprendre de montrer, ce film va bien au-delà d'une simple dénonciation de la peine capitale. Sa finalité première est bien plutôt de nous situer en face de notre destin d'homme. Et là est une toute autre histoire. Tim Robbins, pour son deuxième long métrage après « Bob Roberts » en 1991, nous offre une sorte de chemin initiatique où les grandes préoccupations humaines rejoignent les plus grands principes de la révélation chrétienne. Voyons cela de plus près...

Dans son aspect formel, le film fonctionne en grande partie par contraste. Entre sœur Helen, interprétée magnifiquement par Susan Sarandon, et Matthew Poncelet, qu'interprète tout aussi magistralement Sean Penn, il n'y a guère de points communs. Dès les premières images du générique, et jusqu'à ce que sœur Helen passe la porte de la prison, les images en parallèle de la religieuse et du prisonnier, qui viennent illustrer la lettre de Matthew qu'on entend en voix off, tendent à nous introduire dans le paradoxe d'une rencontre apparemment impossible. Les images-souvenirs de la profession religieuse de sœur Helen, comme filmées maladroitement en super 8, et celles de la prison où Matthew est détenu, opposent la communion fraternelle d'Helen et de sa nouvelle famille religieuse à l'isolement extrême dans lequel se trouve le condamné à mort. L'une a donné sa vie en s'engageant dans un Ordre religieux, l'autre attend la mort pour avoir tué et violé. Le contraste est renforcé lors de leur première rencontre dans le parloir de la prison. Matthew est filmé derrière la grille, celle-ci renforçant l'impression d'emprisonnement, tandis que sœur Helen apparaît dans une sorte de halo de lumière et sans que la grille ne quadrille son visage, comme c'est le cas pour Matt. C'est que l'un est enfermé, et l'autre est libre, pas seulement physiquement, mais surtout moralement et spirituellement. Déjà les images précédentes évoquaient furtivement le double crime de Matthew, tandis que sœur Helen franchissait les nombreuses portes de la prison. Tout un symbole. C'est en effet que le mal enferme en soi-même, et que seule la vérité de l'amour rend libre. Le contraste apparaît d'autant plus saisissant entre les propos racistes que tient le prisonnier contre les Noirs et la pastorale qu'exerce la sœur Helen en plein quartier noir ! Et lorsqu'il tient devant les caméras de la télévision des discours pro-nazis, elle ne peut que lâcher avec dépit : « Mais qu'est-ce que je fais avec lui ? »...

Peu à peu, cependant, la glace entre eux se brise. Ou plutôt la vitre : celle du parloir où ils se retrouvent en tête à tête pour la seconde fois, après le procès en appel. La caméra cette fois-ci les filme, non plus en champ/contre champ derrière la grille, mais en parallèle, de part et d'autre de la vitre du parloir, diminuant ainsi le fossé qui semblait de prime abord les séparer. Puis, à mesure qu'ils s'approchent tous deux de la date fatidique de l'exécution, les distances qui les séparaient s'atténuent, les vitres des parloirs disparaissent jusqu'à l'ultime scène où Helen, à la demande de Matt lui-même, pose sa main sur son épaule avant de l'embrasser. Que s'est-il donc passé pour que les barrières tombent entre ces deux êtres que tout semblait opposer ?

C'est que Sister Helen est guidée dans sa démarche par des principes évangéliques que le film ne manque pas d'évoquer : Au prêtre-aumônier formaliste qui l'accueille plutôt froidement dans la prison pour sa première visite, elle oppose une simplicité désarmante qui ne faiblira pas. Ainsi, lorsqu'il lui demande si elle poussée dans cette visite par « une fascination morbide » ou une « compassion sentimentale », Helen lui réplique simplement que Matt lui a écrit pour lui demander de venir et qu'elle a répondu à son appel. Sœur Helen s'inscrit donc dans une démarche évangélique qui tranche quelque peu avec la loi du talion de tradition vétéro-testamentaire sur laquelle s'appuient les partisans de la peine de mort. Au « œil pour œil, dent pour dent » des tenants d'une justice implacable, la religieuse oppose le pardon du Christ offert à tous les hommes, convaincue, comme elle le dit au gardien de la prison, que suivre Jésus, « c'est penser que tout individu vaut plus que son geste » ;

autrement dit que la personne humaine n'est pas totalement réductible à ses actes ; qu'elle est avant tout un mystère qui s'enracine dans celui d'un Dieu de miséricorde et d'amour. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit au début, ce film dépasse largement le simple réquisitoire contre la peine de mort pour devenir un film sur les grands mystères du mal et de la rédemption.

En effet, alors que presque tout le monde désire que « justice soit faite » en compensant le double meurtre de Walter Delacroix et de Hope Percy par la mort de leur assassin, Sister Helen, forte de sa conviction que l'homme vaut plus que ses actes, plaide pour la miséricorde. Mais attention ! Cette miséricorde n'est pas une sorte de bienveillance fadasse qui braderait le pardon aux dépens de la vérité et de la profondeur de l'offense. « Amour et vérité se rencontrent », comme l'écrit le psalmiste, et la miséricorde, si elle la dépasse, ne fait pas fi de la justice. « Je veux l'aider à reconnaître la responsabilité de ses actes » déclare sœur Helen. En lui citant le chapitre 8 de l'évangile de saint Jean — « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres » — elle veut que Matthew Poncelet reconnaisse le rôle qu'il a joué dans les deux meurtres et, par là, le mal qu'il a fait à ses victimes et à leurs proches parents. Ce mal n'est absolument pas mis en sourdine dans le film, ni la douleur légitime des parents des victimes.

La rédemption chrétienne ne fait pas abstraction de la liberté humaine ; elle la sollicite plutôt pour que l'homme consente librement à la grâce d'un pardon immérité. Autrement dit, ce n'est pas automatique, comme un coup de baguette magique. Le Christ n'est pas un Père Noël qui nous sauverait sans nous. « *You have some work to do* », déclare sœur Helen à Matthew. Le travail qu'il a à faire, c'est celui de la vérité en lui. Reconnaître sa responsabilité personnelle dans les actes terribles qu'il a posés et qu'il ne veut précisément pas reconnaître. Pendant tout le film, en effet, il prétend n'avoir joué aucun rôle effectif dans les meurtres et le viol. Dans son désir d'être disculpé, il va même jusqu'à passer au détecteur de mensonge. Au terme du film, pourtant, dans une cellule qui se change soudain en confessionnal, Matthew avoue le rôle véritable qu'il a joué dans les crimes : il a assassiné Walter et il a violé Hope... Dans cet aveu, la religieuse, émue jusqu'aux larmes, voit le travail de la Vérité divine dans le cœur du condamné qui consent enfin à parvenir à Sa lumière. Et à s'ouvrir à un autre monde, inconnu jusqu'alors : « J'ai prié pour eux (Walter et Hope), ça ne m'était jamais arrivé ». La lumière de la vérité lui ouvre les portes de la grâce et de la réconciliation. Le Dieu de Jésus-Christ, comme une mère qui « embrasse plus fortement son enfant lorsqu'il est en danger » (ce sont les propos mêmes de la mère d'Helen à sa fille en lui rappelant un souvenir malheureux de son enfance) vient à la rencontre de celui qui lui a ouvert son cœur. Des propos qui trouvent une résonance particulière dans ceux de la sœur Helen après les aveux de Matthew : « Tu es un fils de Dieu, Matthew Poncelet ». Celui-ci peut enfin s'ouvrir à l'amour d'un Dieu « plus tendre qu'une mère », pour parler comme sainte Thérèse de l'E. J., à un amour surnaturel qui parvient à l'aimer pour lui-même, lui qui avoue « n'avoir jamais vraiment connu l'amour, ni d'une femme ni de qui que ce soit ». Sœur Helen est la médiatrice de cet amour divin. « La dernière chose que tu dois voir, c'est un visage d'amour. Je serai le visage de l'amour pour toi. Regarde-moi ». Dès lors, le film bascule dans une dimension surnaturelle presque palpable. La mort devient passage : « Dieu connaît la vérité sur moi. Je vais dans un monde meilleur. Je ne m'inquiète pas », déclare Matthew à Helen avant d'entrer dans la pièce mortuaire. Croisant l'aumônier, celui-ci le bénit, comme le sceau d'une absolution définitive. Enfin, sanglé sur la table où l'on va lui administrer l'injection létale, il ressemble étrangement au crucifié du Calvaire, ses deux bras étendus comme le Christ en croix. Et comme le bon larron du Golgotha, il demande pardon pour le mal qu'il a fait. Dans le reflet de la vitre, Walter et Hope apparaissent ; comme un gage d'espérance ?

La dernière image du film est éloquente : après l'enterrement de Matthew dans le caveau des sœurs de la congrégation d'Helen (tout un symbole de la communion des saints !), Monsieur Delacroix, le père de Walter, et Sœur Helen se retrouvent dans une chapelle pour prier en silence, amorçant ainsi une possible réconciliation autour d'un amour plus fort que toute mort.

Scandaleuse miséricorde ? Oui, sans doute. Et le crucifix de sœur Helen déclenchant l'alarme de la porte de sécurité de la prison, au tout début du film en était quelque peu le présage. Dans le système pénitentiaire et judiciaire des hommes, inflexible comme il l'est dans ce film, Dieu interpose la grâce de sa miséricorde. Dans la mesure où l'homme reconnaît la misère de ses fautes, Dieu vient au-devant de lui pour le racheter. C'est la Loi de la nouvelle Alliance scellée dans le sang du Christ Rédempteur. « Son Amour a changé les choses », déclare sœur Helen. Les pauvres, désormais, les laissés pour compte, les exclus, les mendiants, les prostituées peuvent « devenir quelqu'un » et les

meurtriers trouver en lui la rédemption. « Ne crains pas, car je t'ai racheté » : ce sont les mots du psaume que sœur Helen lit à Matthew sur son chemin d'agonie. « N'aie pas peur » : c'étaient les mots du Cantique que sœur Helen aurait voulu lui chanter si l'autorisation ne lui en avait été retirée. Devant la dureté implacable et l'intransigeance haineuse des hommes, sœur Helen oppose l'amour scandaleux d'un Dieu qui pardonne. C'est cette lumière que Tim Robbins nous donne de découvrir dans son film.

Plus qu'un réquisitoire contre la peine de mort, il est une invitation à prendre conscience, pour soi-même et pour tous les hommes que si notre cœur nous condamne, « Dieu est plus grand que notre cœur », car Dieu est Amour.

Sans léser la justice, la religion chrétienne doit cependant surtout rendre témoignage à la vérité de cet amour miséricordieux. Sinon elle apparaîtra toujours, à l'instar du policeman qui arrête sœur Helen sur le bord de la route, comme une religion qui punit ou réprime, mais non comme la grâce d'un amour offert à tous.

*Père Jean-Gabriel Rued, ocd
Prieur du désert des Carmes de Roquebrune sur Argens*